

Rencontre avec les mots des autres

Sylviane Maillet

Les élèves l'avaient proposé au conseil d'enfants. Il fallait trouver différents types de situation pour que ceux qui tenaient des propos racistes dans l'école ou avaient des comportements analogues puissent réfléchir sur leurs attitudes. Après réflexion dans toutes les classes, les enfants envisagèrent de monter une pièce de théâtre et de faire les affiches. Des moyens qui permettaient de s'approprier des outils de réflexion sans passer par des formes moralisatrices ou des schémas de pensée stéréotypés qui ne laissent aucune place au sujet.

D'emblée les enjeux étaient forts dans cet atelier de poème-affiche. Les participants en étaient conscients, outre le plaisir de créer qui n'est pas sans risque (notamment le regard de l'autre sur sa production) s'ajoutait celui de permettre à chacun dans notre école de pouvoir entreprendre une série d'interrogations par rapport à ses propres déterminations. Et ce, quel que soit son propre cheminement. Quand dans un premier temps les enfants écrivirent sur une fresque les mots qui évoquaient pour eux le racisme, je fus frappée par la violence des mots de l'un d'entre eux : *viande, tas de viande*. Quand il fut question d'en faire une lecture effervescente (où chacun lit les mots qui font sens pour lui, qui le heurtent, qu'il aime...), j'eus des difficultés à les lire sans être sous l'influence de l'affect dont ils étaient porteurs... La viande, n'est-ce pas l'informe, le rejet de l'humain, de la mort annoncée par le mot tas (l'évocation pour moi des charniers de la Seconde Guerre mondiale). Et pourtant, il en était de ma responsabilité pédagogique (au sens large du terme) de reconnaître ses propres mots. Certains enfants de l'atelier eurent tendance à rire quand cet enfant lut lui-même de façon répétée ses mots par gêne sans doute car j'avais demandé au préalable aux élèves de respecter le travail de chacun même s'il les déconcertait.

J'avais des craintes : ces mots si durs, si déchirants, lourds d'émotion, de sombres souvenirs et de souffrance, allaient-ils être repris dans la production finale ?

Je pensais en effet que s'ils restaient si forts en images « historiques » de plain-pied attachés dans une réalité noire, cela eût été de la démagogie au nom de la spontanéité de les accepter tels quels. J'avais à l'esprit certains textes d'enfants publiés sous l'étiquette « poésie » où les élèves avaient écrit dans une langue sans distanciation, privée de référence historique, qui ne leur permettait pas ainsi d'avoir accès à différents managements des mots : où l'élève n'avait pu opérer aucune transformation et ce par rapport à ses propres habitudes linguistiques quotidiennes et où il n'avait pas eu d'autre part la possibilité de prendre conscience du pouvoir qu'il pouvait prendre sur les mots.

Alors, pendant le déroulement de l'atelier, la rencontre avec les mots des autres enfants, ceux des écrivains, ce partage dans le groupe au cours d'une autre lecture, lui fit abandonner du moins sous cette forme exclusive ses mots percutants.

Il convient de s'interroger sur une telle attitude.

Peut-on considérer cette réaction comme un renoncement, une autocensure que l'enfant aurait opérée en conscientisant que ces mots-là n'étaient pas acceptés par la mémoire sociale et qu'ils seraient à un moment rejetés ? L'enfant avait-il répondu à une consigne considérée comme scolaire par lui ? Ou voulait-il tout simplement faire plaisir à l'enseignant ?

De telles conceptions n'ont pas lieu d'être si l'on considère les partis pris des différentes situations proposées dans cet atelier de création. En effet, au cours de la lecture effervescente, les mots de l'enfant avaient été reconnus, avaient acquis un statut dans la mesure où ils avaient été lus à haute voix, en particulier par l'enseignante avec des interprétations différentes de celles que l'enfant avait pensées en les écrivant. Il les avait acceptées. De plus, la consigne était telle que chacun pouvait y trouver ses propres entrées.

Quant au « faire plaisir à la maîtresse », l'enfant avait dépassé ce stade, trop investi dès le début dans sa propre écriture.

On peut, d'autre part, se demander ce qui a permis à l'élève d'effectuer ce passage de ses mots initiaux à d'autres sans avoir l'impression de renoncer ou de se trahir lui-même. Passer *de viande, tas de viande* à :

tu es noir, blanc ou jaune...

tu pleures, tu meurs dans

l'intolérance dont tu es victime

Tout comme les autres enfants de l'atelier, il avait pris conscience qu'en poésie les mots sont à sens multiple. Il s'est saisi de cette opportunité pour s'emparer des mots mis en commun, qui avaient pour lui une certaine résonance, tout comme ses premiers écrits - mais à la différence qu'ils étaient chargés d'affect - qu'il y avait une certaine conscientisation dans ce choix. Cet « abandon » ne se justifiait que parce que les nouveaux mots sélectionnés résonnaient avec autant de force que les premiers mais peut-être avec plus d'impertinence du fait du libre choix des enfants.

Le poème final composé par tous les enfants eut un grand retentissement dans l'école. L'enfant me demanda une photocopie du poème pour l'afficher dans sa classe et pour le lire à ses parents.

Une âme de feu

Tu es noir, blanc ou jaune

Tu es l'enfant qui pleure

parce qu'on l'insulte

Tu pleures, tu meurs

dans l'intolérance dont tu es victime

Ta tristesse ressemble à une fleur fanée

qui chante un chant de peine

de larmes et de pleurs.

que l'amour soit blanc ou noir banquise

que la terre soit partagée

cela ne change rien.

tu attends le jour

où quelqu'un viendra

te délivrer de tes souffrances.

tu attends

un souvenir

doux framboisé.

le globe

la terre

sont multicolores

éduquons-nous

des différences des autres